

La quatorzième conférence mondiale sur la pandémie s'est ouverte hier soir à Barcelone

La grand-messe du sida sur fond de requiem

Deux ans après l'amorce d'une mobilisation internationale à Durban, le bilan reste plus que mitigé.

Barcelone envoyé spécial

C'est hier, en fin d'après-midi, à Barcelone, que s'est ouverte la quatorzième conférence mondiale sur le sida. Une conférence unique, fourre-tout, énorme comme une foire agricole avec ses stands commerciaux qui remplissent un immense hall. Mais aussi une rencontre dramatique, à l'image de l'épidémie: avec ses trois millions de morts par an, ses quarante millions

de personnes touchées aujourd'hui, avec la perspective de plus de 45 millions de nouveaux cas d'ici à 2010 si rien n'est fait et ce constat dressé la semaine dernière par l'Onusida: «*La pandémie n'est pas arrivée à son terme.*»

Tous les deux ans, surgit ainsi, comme un baromètre de la situation, ce rendez-vous mondial de la planète sida. Des milliers de participants. On y vient de tous les continents, d'Europe, d'Amérique, d'Afrique et d'Asie de plus en plus. Drôle d'atmosphère, où tout se télescope, associations de malades et

chercheurs, pays du Nord et pays du Sud. A titre d'exemple, chaque congressiste doit payer 850 dollars pour être inscrit, soit l'équivalent du prix de quatre trithérapies annuelles pour un malade du sida.

Et il y a cette année plus de 15000 congressistes, record absolu. 15000, c'est aussi le nombre de personnes nouvellement infectées chaque jour par le virus.

Il n'empêche, la conférence de Barcelone est essentielle. Elle intervient à un moment clé, deux ans après celle de Durban, en Afrique du Sud, qui avait vu naître une ébauche de mobilisation pour tenter de jeter quelques passerelles dans ce monde où 90 % des malades sont au Sud et 90 % des traitements au Nord. Depuis, que s'est-il passé? «*Nous n'avons qu'un discours à avoir: tenir nos promesses, a affirmé hier soir à Barcelone, lors de l'ouverture, Peter Piot, directeur de l'Onusida. C'est 10 milliards de dollars qu'il nous faut pour faire face, chaque année, à la pandémie mondiale. Et, aujourd'hui, les problèmes que nous avons devant nous ne sont pas techniques, ils sont politiques.*» De fait, le directeur de l'Onusida

sera en partie entendu: cette conférence mondiale n'aura jamais été aussi politique. Au point qu'elle se clôturera vendredi en présence de Bill Clinton, de Nelson Mandela, et de plusieurs anciens autres chefs d'Etat.

Aménagements. Reste que Barcelone est aussi un congrès médical, point de rencontre de toutes les équipes scientifiques qui travaillent sur le VIH dans le monde. En matière de traitement, il y a peu de nouveauté à attendre: plutôt des aménagements et des stratégies thérapeutiques plus adaptées à chaque patient. «*Arriver à simplifier les traitements et faire en sorte que le patient n'ait à prendre qu'une seule gélule par jour et non plus une dizaine, ce serait une avancée considérable*», notait un médecin, responsable d'une ONG. De même, il semble qu'un consensus médical se dégage pour ne pas traiter trop vite les malades, à l'inverse de la tendance en vogue à la fin des années 90: à l'époque, on espérait encore arriver à éradiquer le virus par les traitements. Ce n'est plus le cas. Le sida étant devenu maladie chronique, il paraît plus opportun de commencer tardivement le traitement pour éviter ensuite le poids des effets secondaires, les molécules étant certes efficaces mais toxiques. Sur le front du vaccin, la prudence est, elle aussi, de rigueur. Celui-ci n'est pas pour demain. En dépit d'annonces d'essais dits de phase 3 (c'est-à-dire d'efficacité sur le terrain, en

particulier en Thaïlande, avec 16000 volontaires), les scientifiques ne donnent plus de date pour son arrivée prochaine. Enfin, le volet prévention. Elle est non seulement possible,

mais selon un groupe d'experts de l'OMS, elle marche. Dans une étude qui va être rendue publique lors du congrès, ils affirment que «*la mise en œuvre immédiate d'une intervention massive, fondée sur*

des mesures de prévention, assorties de traitements, permettrait d'éviter environ 29 millions de nouvelles infections par le sida parmi les adultes d'ici à 2010». Et ces experts d'ajouter: «*Dès 2005, le programme élargi*

de prévention, pour arriver à cet objectif, coûtera environ 4,8 milliards de dollars par an. Soit 1000 dollars par infection évitée.» Bref, de l'argent ●

ERIC FAVEREAU

A Moscou, priorité aux enfants malades

Les autorités russes minimisent l'ampleur d'une épidémie qui s'accélère.

Moscou de notre correspondante

Avec ses rares cheveux blonds, ses grands yeux bleus et ses membres minuscules, la petite Olga – on l'appelle Olitchka – a l'air d'avoir un an. Elle en a deux. Et déjà, elle ne connaît que l'hôpital. C'est là qu'on l'a amenée dès sa naissance, grande prématurée pesant à peine un kilo, abandonnée par une mère découvrant à la maternité sa séropositivité. Dans le département pédiatrique de l'hôpital n° 2 des maladies infectieuses de Moscou, le seul de la ville à traiter les malades du VIH, ils sont actuellement 42 enfants comme elle, nés de mères contaminées, à bénéficier des soins que dispense Valentina Kouznetsova.

«**Propiska**». La chef pédiatre montre les couveuses où dorment les nouveau-nés. En face, donnant sur un couloir au linoléum vétuste, plusieurs chambrées. Dans les premières, les enfants sains, bambins abandonnés en attente d'une très hypothétique adoption; dans les autres, les malades, atrophiés ou contaminés. «*Avec un peu d'expérience, on voit très tôt quels sont les enfants qui vont développer le VIH*», dit le Dr Kouznetsova. Olitchka fait partie des sept enfants qui ont des symptômes et reçoivent «*un traitement combiné qui donne déjà des résultats, dont une prise de poids*».

«*La ville de Moscou a adopté un programme pour traiter les femmes enceintes vivant avec le VIH pendant leur grossesse et lors de l'accouchement. Il a fortement diminué le risque de contamination de l'enfant*», assure

le chef du centre moscovite de prévention et de lutte contre le sida, Alexei Mazous, dans son grand bureau moderne, à quelques centaines de mètres de l'hôpital décrépi. Ce qu'il ne dit pas, c'est que les provinciales, qui ne sont pas enregistrées à Moscou et n'ont pas la fameuse *propiska*, le sésame pour avoir accès à la médecine gratuite, sont exclues de ce système. Or, selon le Dr Kouznetsova, la moitié des enfants traités dans son département sont justement des enfants de mères venues de province ou d'Ukraine et de Biélorussie, la plupart toxicomanes, souvent semi-prostituées. «*Quand le traitement préventif est fait selon les règles, d'habitude avec de l'AZT, nous n'avons pas d'infection. Quand il n'y a pas de prévention, et c'est le cas des mères les plus défavorisées, un enfant sur quatre ou cinq est contaminé*», dit le docteur.

re le chef du centre moscovite de prévention et de lutte contre le sida, Alexei Mazous, dans son grand bureau moderne, à quelques centaines de mètres de l'hôpital décrépi. Ce qu'il ne dit pas, c'est que les provinciales, qui ne sont pas enregistrées à Moscou et n'ont pas la fameuse *propiska*, le sésame pour avoir accès à la médecine gratuite, sont exclues de ce système. Or, selon le Dr Kouznetsova, la moitié des enfants traités dans son département sont justement des enfants de mères venues de province ou d'Ukraine et de Biélorussie, la plupart toxicomanes, souvent semi-prostituées. «*Quand le traitement préventif est fait selon les règles, d'habitude avec de l'AZT, nous n'avons pas d'infection. Quand il n'y a pas de prévention, et c'est le cas des mères les plus défavorisées, un enfant sur quatre ou cinq est contaminé*», dit le docteur.

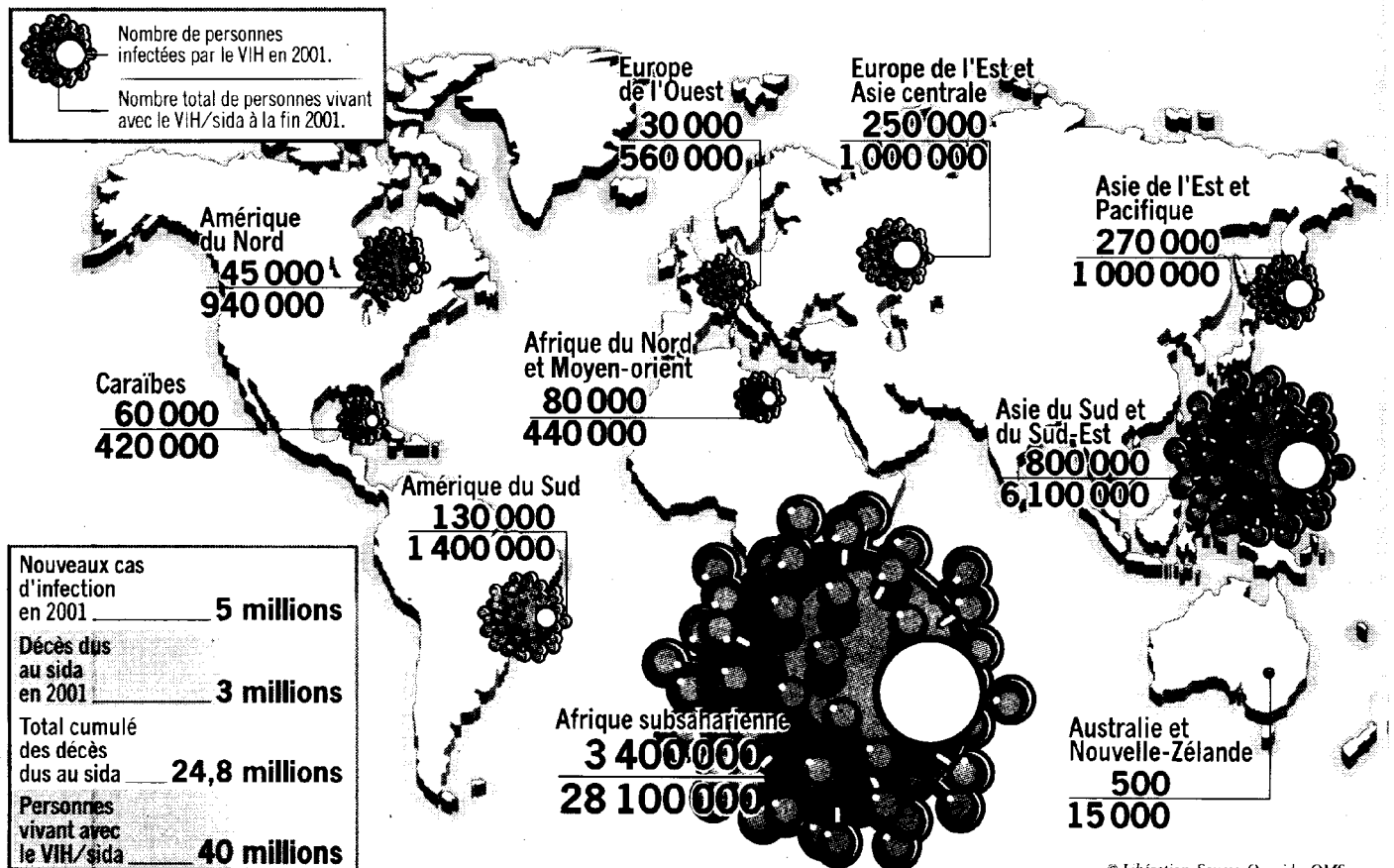
Prioritaires, les enfants de Moscou malades du VIH ont tous accès à la trithérapie, ce qui est très loin d'être le cas des adultes. Sur 16000 malades du VIH officiellement recensés à Moscou, 400 seulement, dont 100 ont déjà développé un sida, reçoivent, selon Alexei Mazous, un traitement «*antirétroviral complexe*».

Malades toxicomanes. L'ampleur de l'épidémie est difficile à cerner. «*Elle se développe au même rythme que dans les pays développés et a plutôt tendance à baisser*», affirme Alexei Mazous. Ce satisfecit est loin de correspondre à la réalité. Selon Onusida, l'épidémie galope avec 83000 nouveaux cas en Russie en 2001, portant à 200000 le nombre de malades du VIH pour cette année-là (contre 100000 en 1998). En réalité, dit Vadim Pokrovsky, le chef du Centre de prévention et de lutte contre le sida de Russie, «*le nombre de cas enregistrés étant de cinq à six fois inférieur au nombre de porteurs du VIH, c'est un million de malades que nous avons en Russie*», où le taux d'extension de la maladie est «*un des plus rapides au monde, avec 1000 à 2000 nouveaux diagnostics du VIH chaque semaine*». Pour combattre le fléau, les moyens sont limités: «*Il faudrait dégager 65 millions de dollars immédiatement pour empêcher la propagation du sida, dont 10 à 15 millions par an seulement pour traiter les malades. Or l'allocation du budget pour cette année n'est que de 150 millions de roubles (5 millions de dollars, ndlr), ce qui permet de traiter seulement 450 malades*», précise Vadim Pokrovsky. Le traitement est d'autant plus difficile à administrer que l'immense majorité des malades sont des toxicomanes.

«*Il faut être de Moscou, faire de longues files d'attente. Les médecins engueulent ceux qui n'ont pas décroché, leur reprochant l'état de pourriture de leurs dents. Bref, ce n'est pas encourageant*», souligne Sacha, un ancien toxicomane de 30 ans, séropositif, bénévole du Retour à la vie, une association qui s'adresse aux toxicomanes, proposant aide psychologique et seringues propres. «*De toute façon, c'est difficile de dire à quelqu'un qui est capable de s'injecter de la chaux grattée des murs dans les veines quand il n'a rien d'autre qu'il doit faire attention à sa santé*». La trithérapie, il n'en rêve pas. Il dit qu'à 1000 dollars par mois, il ne peut pas se l'offrir et qu'aujourd'hui son hépatite l'inquiète davantage. Son taux d'immunité est encore élevé. «*Je vais dans la nature, où je plante ma tente. Cela me fait du bien. Une de mes copines, elle, saute en parachute, elle dit que l'adrénaline augmente son immunité*». ●

HÉLÈNE DESPIC-POPOVIC

L'Afrique représente plus de 70% des personnes infectées dans le monde



La thérapie financière en rade

En augmentation, l'aide aux pays du Sud reste insuffisante.

Il y a la version pessimiste. Peter Piot, directeur de l'Onusida, le reconnaît : « Il y a deux ans, lors du congrès de Durban, on soignait 2 000 patients atteints du sida en Afrique. En 2001, dans les pays occidentaux, 1,5 million de malades étaient traités et il y a eu 25 000 morts. En Afrique, 2,5 millions de personnes sont mortes du sida l'an passé et aujourd'hui 30 000 sont traitées » (1).

Mais il y a la version encourageante. Peter Piot encore : « Quand on prend 1999 comme année de référence, on voit arriver enfin l'aide internationale. En 1999, pour les pays en voie de développement, 800 millions de dollars ont été engagés. En 2002, on sera presque à 3 milliards. On est loin, certes, des 10 milliards de dollars nécessaires chaque année pour faire face à la pandémie mondiale. Mais ça commence. » Le professeur Michel Kazatchkine, qui dirige aujourd'hui le conseil

scientifique du Fonds global de lutte contre le sida, la tuberculose et la malaria (fer de lance onusien pour le financement de la lutte), partage cet optimisme : « On ne pouvait pas faire plus vite. C'est à Abuja, en avril 2001, que Kofi Annan a lancé l'idée d'un fonds international. Puis il y a eu l'Assemblée générale de l'ONU, qui l'a adoptée en juin 2001. Le premier conseil d'administration s'est tenu en janvier 2002. En avril, les premières décisions ont été prises. 400 millions de dol-

lars ont été engagés et, en septembre, 300 millions supplémentaires devraient l'être. Tout cela a remarquablement fonctionné, on nous reproche même de faire trop vite, sans avoir toutes les garanties. »

Pourtant, sur la centaine de projets retenus par le Fonds, pas un centime n'a été versé. Sur la question centrale de l'accès aux traitements et de la prise en charge mondiale de la pandémie, la situation reste

d'une extrême complexité. Jamais une épidémie n'a déstabilisé à ce point la planète, incapable d'y faire face économiquement. Mais on continue d'hésiter. Alors que chaque jour 8000 personnes meurent du VIH.

L'aide internationale est-elle suffisante ?

Une étude inédite de l'Onusida, achevée fin mai (2), a tenté, pour la première fois, de comptabiliser les moyens mis en place pour venir en aide aux pays en développement. En additionnant tous les financements (nationaux, internationaux, les prêts de la Banque mondiale, les aides de l'ONU et l'aide bilatérale), on arrive pour 2002 à 2,8 milliards de dollars. A ce rythme et en restant optimiste, on arrivera en 2005 à environ 3 milliards, alors que toutes les estimations évoquent un besoin de 10 milliards. «On reste très en retard», note Peter Piot. *Aujourd'hui, on sait que les mi-*

croprojets d'accès aux traitements marchent. L'enjeu est de passer de quelques dizaines de malades traités à des centaines de milliers.»

Près de 50 % de l'aide va à l'Afrique, qui compte

pourtant 80 % des personnes infectées au monde. Parmi les donateurs, la France ne donne que 2 % du total, loin derrière la Norvège, le Canada ou les Pays-Bas. C'est, il est vrai, sans compter sur la promesse faite l'année dernière par Lionel Jospin de débloquer 150 millions d'euros sur trois ans. Le gouvernement actuel va-t-il les donner?

«Ce qui est troublant et inquiétant, explique Michel Kazatchkine, c'est que rien n'est pérenne. Il y a des promesses, mais pas de financements sûrs. Le président Bush vient de lancer un projet de 500 millions de dollars pour la contamination mère et enfant, mais pour qui, et comment ? Le flou persiste.» Autre exemple : la Fondation Bill Gates, la plus riche au monde, n'a donné à présent que 100 millions de dollars. Comme si elle attendait, pour voir.

Les prix des médicaments vont-ils encore baisser ?

Bernard Pecoul, responsable de la mission accès aux médicaments à Médecins sans frontières (MSF), est dubitatif : *«Les prix ont baissé et*

suite page 4